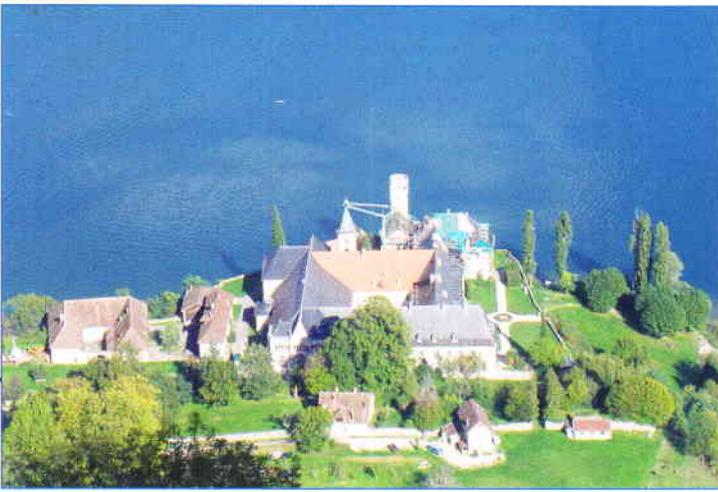


les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



Alyciades 2006 sur les pas de Berius, Jean-Jacques et Lamartine



Au déjà lointain "Siècle des Lumières", Louise-Éléonore de la Tour du Pil, baronne de Warens - la "maman" d'un Jean-Jacques Rousseau à peine sorti de l'adolescence - avait recours aux porteurs de sa chaise (parfois, Madame souffrait qu'on fit la pause) pour affronter sans risque les dénivellations dont s'accidente souventes fois le terroir savoyard - ou savoisien... "l'un et l'autre se dit ou se disent", arguait jadis Vaugelas, grammairien de savoyenne essence.

Au siècle de l'atome (vingt et unième en âge), certaines de nos consœurs alycéennes n'eurent que l'assistance d'une canne ou le carcan d'un corset de maintien pour affronter les pentes caillouteuses des Charmettes chambériennes... et méritent, à cet égard, un admiratif coup de chapeau - tricorne pour rester dans le style de l'époque.

Mais n'anticipons pas, et remontons au 6 octobre. C'est toujours une agréable journée de retrouvailles alycéennes que le vendredi, quand nul emploi du temps ne vient minuter la joie des accolades, le papotage en profond fauteuil ou la petite déambulation dans les sentiers paisibles du bois joutant le Novôtel, au-delà d'une piscine vierge d'anatomies bronzées.

Once d'émotion cependant, quand - par un message phoneportabilisé de Jacques Furet - on apprend que le TGV présidentiel souffre quelque retard: d'où s'ensuivra l'arrivée de l'ultime quator des voyageurs alycofranciliens juste à l'heure de passer à table pour faire honneur au souper.

Le samedi 7 - on le sait déjà pour en avoir lu la relation dans les feuillets accompagnant notre numéro 43 des "Bahuts du Rhumel" - la journée débute par l'assemblée générale forte de 55 présences et 138 pouvoirs, les 55 susdites ayant, seules ensuite, accès au buffet puis à de rapides agapes partagées sur place.

Le café siroté, on se plaît à constater que les nuages de la matinée ont laissé place à un ciel plus serein et qu'aucun souffle ne ride les eaux du tout proche lac du Bourget: ainsi, nul ne pourra voir - comme jadis - le vent jeter l'écume de ses ondes sur les pieds adorés que chanta Lamartine...

● suite au verso



- Du haut du Belvédère surplombant le lac du Bourget, vue plongeante sur l'abbaye de Hautecombe, nécropole de la Maison de Savoie.
- Coup d'oeil rétrospectif vers les réunions précédentes, sur les images affichées par Renée Fleck.
- Le petit jardin des Charmettes où se plaisait à herboriser Jean-Jacques Rousseau.
- Malgré ses deux cannes anglaises, Claudine Fourment n'est pas "lanterne rouge" du peloton arrivant à l'abbaye de Hautecombe.
- En bas assemblée générale - aile gauche - sur fond de photos rappelant les agapes de Narbonne, Val de Loire boréal et Marina australe.
- Au dessus, Michel Challande - sous petit dais de feuillage aux dix chandelles - présente le gâteau d'anniversaire présidentiel à Jean Malpel.

L'Alyc au Lac

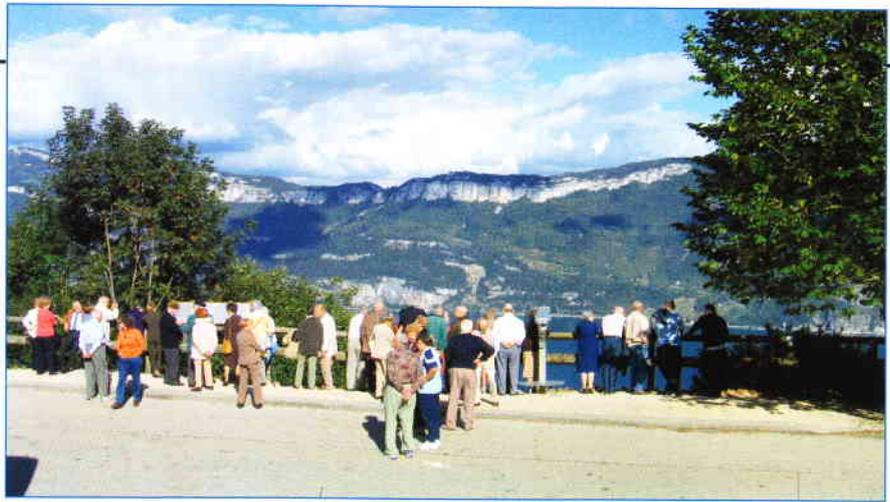
Pas de diligence pour éiever la fratrie alycéenne jusqu'au Belvédère que domine la Dent du Chat haute de 1310 mètres - quel matou dit mieux? - mais un confortable car dont le pilote doit accomplir des prouesses pour venir à bout de multiples épingle à cheveux.

N'en ont cure, cousine Josette et cousine Marie-Jeanne qui, ravies de s'être retrouvées ce matin, ne font qu'un rire tout au long du trajet.

De là-haut, le panorama est magnifique, sur le puissant massif du Revard où brille la croix du Nivolet, et, si l'on se penche un tant soit peu, le regard plonge vertigineusement sur l'abbaye de Hautecombe établie tout en bas, en son embryon de presqu'île.

Les moines bénédictins ont cédé ces lieux - un peu trop envahis par le tourisme - à la communauté charismatique du "Chemin Neuf", laquelle veille désormais sur cette nécropole qui est aux ducs de Savoie ce que la basilique de Saint-Denis est aux rois de France.

Dans une atmosphère de catacombes, des projecteurs tirent, tour à tour, de l'ombre du sanctuaire, autels, gisants, sculptures où le ciseau de l'artiste s'est souvent complu à multiplier les nids à poussière, retables, peintu-

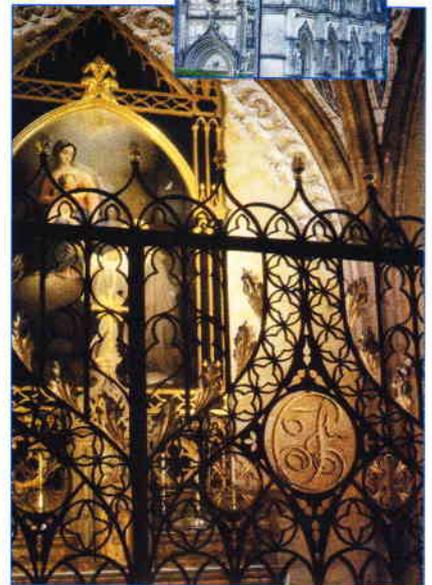
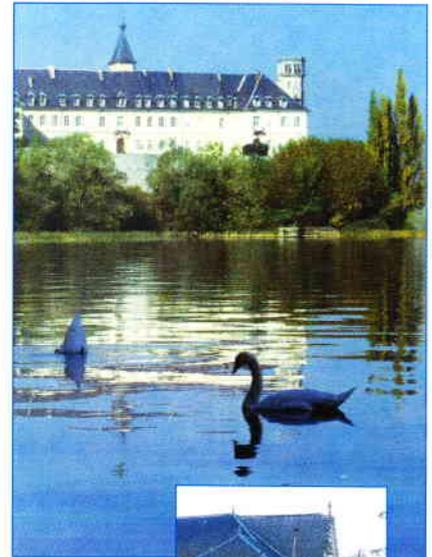


res, buffet d'orgue ou loggia ducale, tandis que l'ambulophone individuel des visiteurs déroule le gotha de la haute noblesse savoyarde ensevelie en ce lieu: des Estavayer, Louis ou Jeanne, des filles et des fils descendant de Philibert, d'Amédée, du Comte Vert, d'Aymon ou de "Petit Charlemagne", une Marie-Christine, un Charles-Félix, et jusqu'à un infortuné Umberto qui, en 1946, ne régna que 28 maigres jours sur l'Italie. Sic transit!

De cet antre plongé dans l'ombre, on est tout surpris de sortir ébloui par l'éclat des salles baignées de lumière où quelques-uns des trente occupants du lieu tiennent boutique d'objets de piété et de produits régionaux dont ils tirent quelques tranches de leur pain quotidien.

Il ne reste plus qu'à boucler paisiblement le tour de lac - comme dut le faire autrefois le bel Aphonse - en égrenant Quinfieux, Conjux, Porton, Chaudlieu, La Chambotte, Bison, Grésine, Aix-les-Bains, avant de regagner l'hôtel où se refaire une beauté.

● suite page 7



Berius

De l'avant du car, Michel Challande, micro en main, rêve.

En terres allobroges - *Caesar imperante* - un terrifiant félin géant jouait (par anticipation) la "bête du Gévaudan".

C'est Berius, chef du camp romain local, et sa troupe qui vinrent à bout du monstre. Après cet exploit, le pic situé au sommet du mont maudit fut nommé "Dent du Chat": quant au champ où se trouvaient les *castra* des troupes de Berius, ce *campus Berii* finirait par devenir, au long des siècles, Chambéry.



- En tête, l'Alyc face au massif du Revard qui surplombe de toute sa masse le lac du Bourget.
- Au dessous, l'abbaye mirant sa parfaite architecture dans les calmes eaux du lac.
- La chapelle en laquelle repose le roi Umberto de Savoie, dernier monarque italien.
- En cartouche, dentelle de pierre sur un mur de façade à l'abbaye de Hautecombe.
- A gauche, les visages à découvrir de Caude de Taddeo Catheline, Josette Poggi Aymard et Christiane Bigler Wolf.
- Au-dessous, assemblée générale aile droite.

De château en Charmettes



Une heure plus tard, Chambéry a jalonné le parcours du car alycéen des éclatantes lumières du fébrile samedi soir quand, dans une ombre soudaine, se profile la tour mystérieuse du château de Candie.

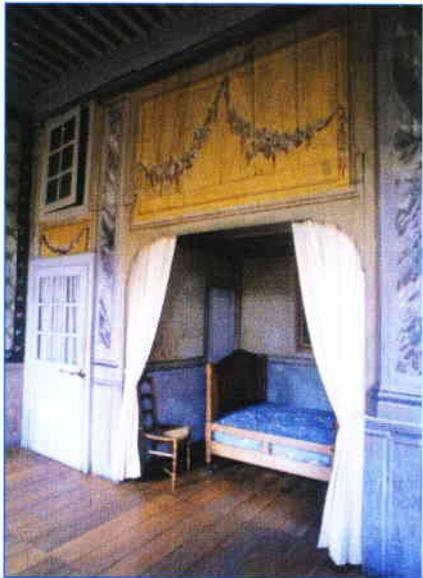
Une fois mis pied à terre... petite erreur de parcours! Au lieu d'arriver au son des trompes de chasse entre une haie de laquais flammifères, se déroule un crapahut où pointes d'escarpins et talons-aiguilles doivent subir la mauvaise grâce d'une montée jonchée d'agressifs cailloutis: bonne occasion de se remémorer qu'en classe de cinquième, on apprenait que les Spartiates devaient traverser le fleuve Eurotas avant de savourer le brouet noir...

Mais, à l'Orangerie de Candie, pas de brouet noir! C'est dans une magnifique "galerie des glaces" que se déroule la soirée de gala, et brillent déjà maintes chandelles sur un archipel de tables rondes.

Au buffet, coule un champagne de Saint-Gall qui invite à la dégustation du pressé de féra aux légumes grillés et jambon de Savoie avec chutney de fruits et salade d'herbes; de l'aiguillette de canard à la bigarade épicée avec pommes fruits et physalis; de la faisselle de Bissy, crème légère et coulis de fruits rouges, et de la feuillantine de chocolat praliné avec sorbet.

Au final, entrée solennelle d'un gâteau flanqué de deux jets pyrotechniques dont les 31.795.201 étincelles symbolisent les secondes écoulées pendant les dix années qu'a vécues Jean Malpel aux commandes de l'Alyc.

Bon anniversaire Président!... Et ad multos festissimos alyceanos annos!



Dimanche 8 octobre, 6 h 30. Bien qu'on se soit couché tard, les lève-tôt sont à l'heure au petit-déjeuner.

A 10 h 30, le soleil a beau triompher, il fait encore frisquet quand on passe du béton chambérien aux agrestes Charmettes chères au cœur d'un Jean-Jacques juste sorti de l'adolescence.

Il y fut dès l'été 1736 - après avoir tâté de la gravure sur bois - pour pouvoir "jouir, en l'espace de quatre ou cinq ans, d'un siècle de vie".

Fragilité des solives oblige, le solide bloc alycéen doit se scinder en deux groupes pour visiter les lieux.

Pour Alyc 1, nouveau recours à un ambulophone afin d'entendre commenter les gravures exposées dans un musée installé quelques coudées au-dessus du bâtiment résidentiel.

Retrouvailles, alors, avec bien des textes lus jadis en classe, et commentés par Mlle Zannettacci ou M. Molière: "Ici, commence le court bonheur de ma vie; ici, viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu..."

Pour Alyc 2, au logis principal, un guide aimablement folklorique évoque "Maman", surnom donné par Jean-Jacques à "la femme pleine de complaisance et de douceur" (de plus de dix ans son aînée) qui lui prodigua l'amour maternel dont il avait manqué, l'éducation et la liberté dont il avait besoin pour étancher sa soif de savoir et de lecture... avant de combler sa jeune sexualité, car la baronne n'était guère avare de ses faveurs.

Bien que les meubles utilisés pour la sobre décoration ne soient pas contemporains de la période 1736-42, la maison est plaisante, mais l'escalier assez rude, qui débouche sur un oratoire "alcôve" dans un pan d'ombre.

Intéressante - curieuse même - est la disposition de la chambre de notre Jean-Jacques, avec, au pied du lit, un étroit espace par lequel la valetaille passait pour accéder à son galetas situé au-dessus de l'alcôve.

Un tour au jardin où herborisait le "promeneur solitaire", et l'on quitte ce matinal XVIIIème siècle pour faire retour gastronomique au XXIème.

● fin en dernière page



- Les "Charmettes" chères au cœur de Jean-Jacques Rousseau, au gai (et frais) soleil du matin.
- L'ensemble au sein duquel dormit le jeune hôte de Mme de Warens pendant son "siècle de vie".
- Deux images de convives alycéens se reflétant dans les grandes glaces, à l'Orangerie du château de Candie
- En cartouche, l'Orangerie en nocturne.

L'Orsay des "Chimères"

En alchimie gourmande, l'Ardisson, restaurant flambant neuf en aval du Casino d'Aix, propose mousse d'avocat au saumon fumé et crème acidulée au colombo, sauté de veau aux olives et au citron vert, ananas rôti et sa glace coco.

Maintenant cap sur "Les Chimères" pour un plongeon post-méridien dans le XIXème siècle!

Vaines illusions que ces Chimères, ou monstre fabuleux? Nenni! Bel immeuble de style génois, elles abritent les collections de feu le docteur (en pharmacie) Jean Faure, rendu richissime par son Elixir Bonjean, et elles se targuent - tiens! voyez-vous ça! - d'être la réplique savoyarde du musée d'Orsay à Paris.

L'entrée franchie, les toiles de notre contemporain Jean Rustin - hôte de passage - crient les plaintes d'une âme torturée; elles précèdent des cimaises éclectiques où se côtoient pêle-mêle, Barye, Carpeaux, Fantin-Latour, Boucher ou Foujita.

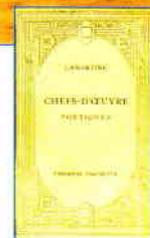
Au niveau supérieur, l'œil averti de nos Alycéens détaille les impressionnistes Lépine, Sisley, Pissaro, Sargent, Vignon, les fauves Puy et Bonnard, les pompiers Couture et Meissonnier, le maniériste Monticelli ou l'animalier Troyon, le paysagiste Corot ou encore le "firmamant" Boudin.

Enfin, à l'ultime étage règne l'impérial Rodin, fort ici de 34 sculptures: masse de marbre et de bronze face à laquelle semblent trembler de crainte pour leur fragilité, des porcelaines, des céramiques et des faïences de Delft, de Berlin, de Sèvres... ou - plus modestement - des poteries de Savoie à délicates facture.

Reste à découvrir - d'un oeil presque indiscret - la chambre (reconstituée) où Lamartine eut, à huit reprises, le gîte et le couvert, entre 1816 et 1830.

C'était à la pension Perrier aujourd'hui disparue: il y connut la douce et maladive Julie Charles - idéalisée en Elvire - y rencontra Mary-Ann, sa future épouse anglaise, y revint avec son fils, et y fit les préparatifs d'une toute proche ambassade à Florence.

C'est là aussi qu'en 1817, il s'était douloureusement penché sur les vers immortels du Lac...



O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours...
Mais je demande en vain quelques moments encore:
Le temps m'échappe et fuit...



Pour notre Alyc aussi, "le temps s'échappe et fuit", et vient l'heure de s'en aller découvrir Chambéry. La visite s'effectue dans un de ces petits trains que les habitués de notre compagnie connaissent bien pour y avoir maintes fois ouvert leurs yeux et leurs oreilles: savant itinéraire où figurent, comme il se doit, les fameux "Quatre-sans-cul", répliques (tronquées par le sculpteur, d'où leur surnom) des fameux pachydermes auxquels, jadis, notre lointain compatriote Annibal fit franchir les Alpes... Terminus!

Tout le monde descend pour se retrouver au repas-dansant où même les éclopés et les traîne-jambe - laissant parfois leur canne faire tapisserie - enlèvent, sur les chapeaux de roue (ou presque) leur galop final de vaillantes et vaillants... Alycobrogés!

Annie, Marie-Jeanne et Jean conteurs savoyards.



- La façade des "Chimères" à Aix-les-Bains.
- La chambre (reconstituée) de la pension où Lamartine écrit "Le Lac", et la couverture d'un "Classique Larousse" remontant à nos années lycéennes.
- En voiture les voyageurs, pour partir à la découverte de la capitale des ducs de Savoie!
- La locomotive du petit train, de style très teuf-teuf.
- Photographie de famille devant la fontaine de la place Saint-Léger.
- Images de Renée et René FLECK; Solenne Paul, musées d'Art et d'Histoire de Chambéry; musée Faure d'Aix-les-Bains.

Baccalauréat 1924

Le 25 mars 1924, M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, adressa le rapport suivant à M. Alexandre Millerand, président de la République.

"Après avoir réalisé la réforme de l'enseignement secondaire des garçons, j'ai l'honneur de vous soumettre la réforme de l'enseignement secondaire féminin. (...)

J'ai essayé de répondre au double vœu des familles et de l'Université: d'une part maintenir un enseignement secondaire féminin qui, depuis quarante ans, a fait ses preuves; d'autre part, faciliter aux jeunes filles qui le désirent un enseignement identique à l'enseignement secondaire masculin.

Ce mouvement des jeunes filles vers les études secondaires masculines et vers le baccalauréat, couronnement de ces études, a pris depuis une vingtaine d'années une intensité croissante; mais nos lycées n'ont pu, jusqu'à présent, employer que des moyens de fortune pour satisfaire au désir des familles. Le but du nouveau décret est de régulariser l'institution d'une section d'enseignement secondaire masculin dans tous les lycées, collèges et cours secondaires de jeunes filles.

Mais une section seulement conduira les élèves au baccalauréat; l'autre section continuera de conduire les jeunes filles au diplôme de fin d'études institué par la loi du 21 décembre 1880. (...)

Dorénavant, donc, pendant six années, jeunes filles et jeunes gens suivront un programme commun de français, langues vivantes, sciences, histoire et géographie, dessin. En plus de ce programme commun, les unes étudieront les langues classiques et seront conduites au baccalauréat comme leurs frères; les autres étudieront plus spécialement les matières d'enseignement féminin, telles que l'économie ménagère, les travaux manuels féminins



la musique, et recevront, d'autre part, avant le diplôme, des compléments d'instruction tels que littératures anciennes, littératures étrangères, psychologie et morale. Mais horaires et programmes ont pu être organisés de telle façon que même celles qui prépareront le baccalauréat recevront encore leur part de culture proprement féminine.

Mon ambition a été de rendre accessible: d'une part, à une élite d'enfants, la culture classique; d'autre part, d'offrir à la grande majorité des jeunes filles de nos lycées - qui n'a en vue que la vie au foyer - l'éducation élevée que le législateur de 1880 lui avait destinée.

J'espère avoir concilié ainsi la réforme de l'enseignement secondaire des garçons avec les traditions déjà établies de l'enseignement secondaire des jeunes filles.

Si vous partagez ma manière de voir, je vous serais reconnaissant de bien vouloir revêtir de votre signature le présent décret" (...)

1 - L'enseignement secondaire des jeunes filles comprend six années d'études.

2 - Le diplôme de fin d'études secondaires, institué par l'article 2 de la loi du 21 décembre 1880 sera délivré après la dernière année du cours d'études, à la suite d'un examen (...)

3 - A côté de l'enseignement sanctionné par le diplôme, il est institué, dans les lycées et collèges, un enseignement facultatif dont la sanction est le baccalauréat.

4 - Les programmes de l'enseignement des garçons sont intégralement appliqués dans l'enseignement facultatif prévu par l'article 3. Ils sont appliqués pour toutes les matières communes dans l'enseignement sanctionné par le diplôme. L'économie domestique, les travaux à l'aiguille et la musique font partie obligatoire de l'enseignement dans les lycées et collèges de jeunes filles.

5 - La répartition des matières de l'enseignement sera fixée par un arrêté ministériel après avis du Conseil supérieur de l'instruction publique

6 - A la fin de chaque année d'études, les élèves devront subir un examen pour passer dans une classe supérieure. Cet examen devra être également subi par les élèves venant du dehors. (...)

Ainsi fut fait le 25 mars 1924. Le décret, publié au Journal Officiel du 29 mars 1924, ouvrait la voie du baccalauréat classique aux jeunes filles.



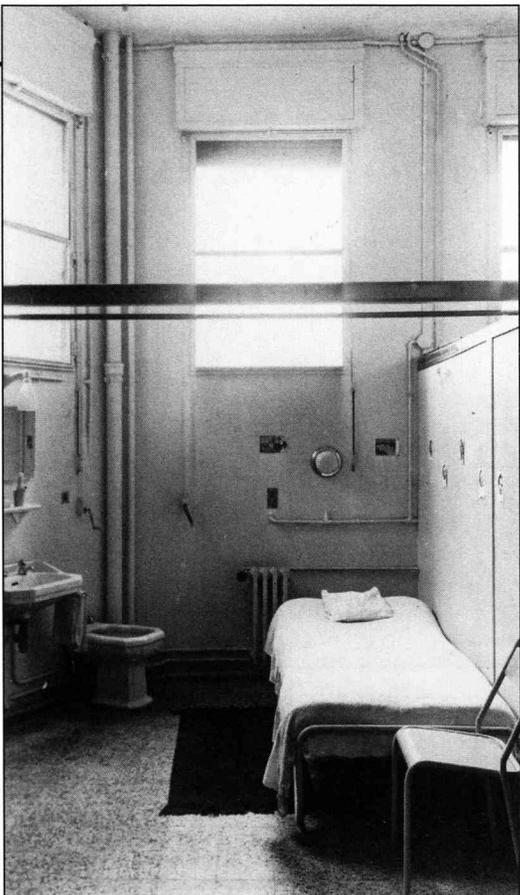
● Pendant ce mois du bachot 1924, une autre fièvre - celle-ci politique - amena Gaston Doumergue à remplacer Alexandre Millerand, le 13 juin, à la présidence de la République, et Léon Bérard à céder son portefeuille le 28.

● Ci-contre, le diplôme d'une des ces premières bacheliers de Constantine, Augustine Bastien qui serait la mère de Marylène Bourger. Elle figure, sur la photographie du haut, au troisième rang en partant du bas, la cinquième à partir de la gauche.

● En examinant ce diplôme (à la loupe) les émules de Sherlock Holmes ou d'Hercule Poirot pourront remarquer qu'après l'examen subi le 23 juin 1924 par Augustine Bastien, son sésame de bachelier de l'Enseignement secondaire ne lui fut conféré qu'un an plus tard, le 20 juillet 1925, et délivré seulement le 19 décembre - soit cinq mois plus tard - par le Recteur de l'Académie d'Alger.

● Augustine Bastien avait suivi la classe de philosophie au lycée de garçons, en 1923-24, tout en étant interne au lycée de Jeunes Filles. Proviseur Lucien Callot; professeur de philosophie Stanislas Devaud, d'histoire Fernand Braudel, de sciences physiques Henri Bonnet, de sciences naturelles Lucien Hauvet.

Dissection collective d'une photographie de classe



Du superluxe!

Laveran 1952, Laveran-Coudiat. Pour les pensionnaires aînées en route vers le baccalauréat, plus de dortoir aux lits souvent en sumombre, mais grand luxe et confort moderne d'un espace individuel avec lit, chaise, lavabo, bidet, vasistas haut-perché et radiateur de chauffage central... Mais pas de porte, que remplaçait un rideau facile à écarter par une "pionne", afin de vérifier si la belle-ici-dormant n'avait pas "fait le mur"... Et pas de table non plus, les devoirs et les leçons continuant à se préparer en salle d'études collective. Qui donc, parmi nos consœurs alycéennes, voudra se souvenir, pour nous, des instants qu'elles passèrent en cette "thébaïde potachère" et de leur réaction le jour où elles découvrirent ce one-girl nest?

"Une noix - chantait le merveilleux Charles Trénet qui enthousiasma notre jeunesse - qu'est-ce qu'il y a dans une noix?..."

Parodiant feu l'auteur de "Mes jeunes années", on pourrait chanter ou plus simplement dire: "Une photo de classe... qu'est-ce qu'il y a dans une photo de classe?"

Pour répondre à cette question, il a semblé intéressant, à la rédaction des "Bahuts du Rhumel", de donner la parole ou plutôt de tendre la plume à quelques-uns des lycéens rangés sur l'image de droite... où qui ne s'y trouvent pas mais que d'anciens condisciples avaient cru reconnaître.

Commençons d'abord par rappeler le nom des élèves, avec un point d'interrogation pour les garçons dont les mémoires ont oublié le patronyme: de haut en bas et de gauche à droite, Charles Salvia, Rabier, Serge Zemmour, Zadoun, ?, Corrèze, Saccardi, ?, Jean Sarton du Jonchay; puis ?, ?, Paul Brauns, Mihoubi, Jean Charvier (ou Paul Combette), Momy, Richard Guedj, Benghazal, ?; puis De Bona, Jacques Brémond, Imbert, Bourtal, Claude Alberola, Jacques Versini, Zemmouchi, Jean-Pierre Champetier, Jean-Pierre Bacquet, Christian Poncet; puis Esposito (ou Sposito), Christian Genasi, Derai, Mme (ou Mlle) Djian, Jean-Claude Héberlé, Raymond Bonnelo et Ziani

Et maintenant, donnons successivement la parole à:

● Christian Genasi

C'est lui qui nous a transmis la photographie de sa sixième, depuis l'Île de Beauté où - on le sait - il occupe sa retraite comme maire de Serano:

"La photographie ci-dessus date de

de l'année scolaire 1945-46 et fait surgir des instants qu'on ne peut oublier.

Ceux qui, comme moi, ont fréquenté le lycée d'Aumale pendant une dizaine d'années, se souviendront certainement de ce que je vais évoquer, avec - on s'en doute - un grand brin de nostalgie et, à notre âge, une petite larme à l'oeil.

Comme dans une projection de diapositives, surgit - avec une grande netteté - au deuxième étage du bahut me semble-t-il, le portrait en grande dimension du duc d'Aumale, peint par M. Mirada, professeur de dessin.

Un autre détail que je garde précieusement - hors des souvenirs communs avec d'autres élèves - est la porte monumentale d'entrée des élèves du "grand" lycée: celle qui se trouvait du côté du Rhumel, et au-dessus de laquelle était marquée dans la pierre, l'inscription "Collège communal".

Cette lourde porte en bois, à deux battants arrondis par le haut, nous permettait - à la récréation de 10 heures - d'acheter un petit en-cas qu'un marchand ambulant nous faisait passer dans un évidement - creusé par des générations de lycéens - entre le chambranle et le montant de cette porte.

Nous glissions notre contribution financière - bien modeste - par cet évidement, et recevions notre "10 heures" en échange."

Croissant? Brioche? Il me semble que ce devait être plus certainement un beignet arabe: ftaïr ou phtair... peu importe le nom et l'orthographe aujourd'hui bien secondaires mais dont le goût a investi et parfumé à jamais mes papilles.

Voici deux souvenirs vivaces et vivants que je tenais à faire partager à tous ceux de ma génération qui, comme

La cour externe aux internes

Plusieurs camarades alycéens ont été étonnés que, dans le dernier numéro des "Bahuts", sous la photographie d'une façade du lycée d'Aumale, il soit question d'une "quatrième cour".

Tous anciens pensionnaires.

Et, de ce fait, semblant avoir ignoré (ou oublié) l'existence de cette esplanade extérieure, face à la grande porte à deux hauts et lourds battants au-dessus de laquelle se lisait (et se lit toujours) l'inscription "Collège communal".

En effet, pour quitter le lycée, nos camarades internes devaient emprunter réglementairement le passage dit "porte des professeurs", sur lequel veillait avec diligence un concierge qui, "de mon temps", se nommait M. Orsini.

C'est sur ce sas que s'ouvrait le parloir au sein duquel tout potache retrouvait son correspondant.

Pour les externes, au contraire, ce sas était tabou... sauf lorsqu'on arrivait en retard, sachant que la grande porte "offi-

cielle" - côté abîme - était close, ses deux battants s'étant rejoints à 8 heures ou 14 heures pile.

Mais ces battants n'avaient été écartés qu'à 7 heures 55 ou 13 heures 55: cinq petites minutes pour laisser s'écouler le flot pressé d'externes avides d'aller recevoir les bienfaits de l'instruction publique.

Or ces derniers, arrivant qui de Lamy supérieur, qui de Bellevue voire du lointain Sidi-Mabrouk, ne pouvaient s'agglomérer sans danger devant la porte, sur la chaussée; on avait donc aménagé, de l'autre côté de cette chaussée - en esplanade - cette fameuse "quatrième cour": externe comme ceux auxquels elle avait été destinée.

C'est là qu'avant ouverture des portes, se poursuivaient les conversations commencées en chemin, rue Thiers ou rue de France, se faisaient les dernières révisions de leçons ou le copiage, sur le cahier d'un camarade, d'une "préparation" ... pas (toujours) préparée la veille.



C'est là aussi qu'à la sortie, se produisaient, au milieu d'un cercle connaisseur de supporters, les "donnades" réglant les prises de bec commencées dans une des trois cours de récréation internes... "donnades" auxquelles, onc interne - en ses murs clos - n'eut l'heur d'assister.

● Ci-dessus - en 1906, il y a donc 100 ans - le rocher et le pan de mur par dessus lesquels serait aménagée la fameuse "quatrième cour". Une clôture protégeait alors la chaussée de l'abîme.



moi, ont sans doute le spleen: non pas le spleen de leur jeunesse passée et heureuse, mais l'impossibilité de pouvoir revenir sur les lieux de leur enfance, afin de revivre - in situ - des instants inoubliables.

A d'autres, maintenant (nous étions alors 34... combien sommes-nous aujourd'hui?) de saisir le flambeau et d'évoquer ces années postérieures à 1940, que nous avons connues dans un pays si attachant, si beau, si fraternel quoi qu'on dise, et qui nous a rempli puis déchiré le cœur au point qu'il ne pourra plus servir à un autre"...

● Richard Guedj

Quelle agréable surprise de revoir ma classe de sixième! J'avais eu, à l'époque, cette photographie, mais elle a dû rester à Constantine...

Mihoubi, Ziani et Zemmouchi ont fait médecine. Bourtal est devenu footballeur professionnel; quant à Momy, c'était un excellent nageur".

● Guy Labat

Christian Genasi pensait m'avoir reconnu sur sa photographie de classe, mais, pendant cette année scolaire 1945-46, je n'étais pas encore au lycée. Je fréquentais alors les cours moyen de l'école communale d'Ain-Beida, et je n'ai intégré notre bahut constantinois qu'en octobre 1946.

Néanmoins, j'ai pu reconnaître certains élèves qui posent pour la postérité, ainsi que Mlle Djan.

Soyons courtois, et commençons par cette dame qui n'a pas laissé un souvenir durable dans ma mémoire. Je l'ai

eue moi-même, quelque temps, comme enseignante, mais pas très longtemps. En fait, elle n'était pas professeur en titre: je pense qu'elle devait être répétitrice ou professeur adjoint... histoire-géographie ou sciences naturelles.

Par la suite, j'ai retrouvé Jean-Claude Héberlé, Imbert et Raymond Bonnello en cinquième, puis Christian Genasi en quatrième et enfin Jean-Pierre Champetier en première.

Mes connaissances s'arrêtent là".

● Paul Brauns

Jean du Jonchay était excellent en dessin. Quelques années plus tard, en première ou en "terminale", il ferait le portrait d'une des filles du censeur, Renée Martin, dont je pense qu'il devait être amoureux... comme beaucoup d'autres.

Excellent en dessin également, Jean Charvier. Vers 1980, j'avais découvert, dans la banlieue sud de Paris, une "Fondation" ou une "Cité Jean Charvier", ce qui me fait penser qu'il est peut-être devenu architecte.

Richard Guedj, Jean-Pierre Bacqué et moi, nous nous sommes suivis, de la sixième jusqu'à la classe de mathématiques spéciales, cette dernière au lycée Bugeaud à Alger. Puis nos destins se sont séparés: Richard Guedj a intégré Supaéro, Jean-Pierre Bacqué l'école de Chimie de Nancy, et moi l'École des Mines à Paris.

Benghezal était excellent élève en thème latin.

Cyrille Gurriet, qui était originaire de Collo, a préparé Navale. J'en ai eu des nouvelles (pas très fraîches) par

André Spiteri, ancien ingénieur des Ponts et Chaussées, qui a fait Taupe au lycée Bugeaud et avec lequel je correspond régulièrement par Internet.

Jacques Versini était le plus grand de notre classe alors que j'étais un des plus gringalets, mais nous étions très copains. Il habite Vieille-Toulouse et nous nous téléphonons.

Zemmouchi, revu à Paris, a fait médecine, je crois.

Christian Poncet, bon en français de manière générale, était assez "polar". Ultra-royaliste, il faisait des discours enflammés et portait le deuil de Louis XVI tous les 21 janvier.

Jean-Claude Héberlé a été journaliste à Radio Alger, puis à la télévision où il avait interviewé François Mitterrand avant que celui-ci soit élu Président de la République".

● Un dernier renseignement-maison: Raymond Bonnello est entré dans les ordres et a terminé sa carrière comme aumônier militaire dans la Marine.

C'est un retraité plus que discret, dont le Diocèse aux Armées semble avoir perdu toute trace. Il n'empêche que la rédaction des "Bahuts du Rhumel" sait où il se trouve, très retiré du Monde, mais elle taira ses coordonnées, l'ancien lycéen d'Aumale ayant toujours fait la sourde oreille à ses nombreux messages.

● NOTULE DE LA REDACTION.

Ainsi se trouve prouvé - collégialement - qu'il y a toujours "quelque chose à dire", même lorsque beaucoup se prétendent sans aucune mémoire...

Merci cher Vega Ritter!

Vous croyez peut-être que Vega Ritter, ce n'est pas un nom de personne, que je l'ai fabriqué pour vous frapper: Vega, luxuriance d'Andalousie; Vega de la Lyre, une étoile; Vega, un nom de fusée de l'ère nouvelle...

Pas du tout. Vega Ritter a existé: il était, dans le civil, professeur de latin.

Je l'ai connu militaire. Nous étions ensemble à l'école des officiers de réserve, d'abord à Saint-Maixent, puis à Vincennes, à cheval sur les années 1924 et 1925.

Il fut nommé sous-lieutenant le même jour que moi, le 8 mai 1925. Vous voyez bien qu'il a existé. Je lui dois ma carrière, et je ne l'ai jamais revu. La vie est ainsi faite.

Il devait être un peu plus âgé que moi, et sursitaire sans doute. Il avait fait tant de choses déjà!

Il était même marié. "Voici ma femme", m'avait-il dit, un soir. Je l'avais cru sur parole.

Elle fumait des cigarettes à l'ambre... De quoi m'épater! L'opium, le haschisch, le laurier, la barbe de maïs, les baleines de parapluie, je savais plus ou moins que ça se fumait, mais l'ambre...

Elle tirait un stylet de cristal de son sac et le trempait dans un minuscule flacon de contes de fées, guilloché d'or, d'une opacité mordorée et dont le bouchon de laque, mû par un ressort, basculait sous son pouce.

"Donnez-moi votre cigarette, que je la parfume". Une goutte, pas plus, qui grailonnait en s'étalant sur le papier. La fumée, autour de nos têtes, sentait les amours orientales. Elle - la femme - avait de grands yeux gris comme l'ambre...

Nous rêvions, Vega et moi: lui parce qu'il savait, et moi parce que je ne savais pas.

Il m'avait dit, ce soir-là: "Tu es un peu ballot de rester dans l'enseignement primaire. A tout casser, tu finiras prof. d'Ecole Normale d'instituteurs ou inspecteur primaire, et tu crèveras avec une grande moustache et un lorgnon".

C'est le lorgnon qui m'avait épouvané. Cet instrument ne se porte plus, mais il faut en avoir eu peur, dans sa jeunesse, pour me comprendre...

Peur du lorgnon du prof. de physique et chimie:

- Définissez mon lorgnon, jeune homme.
- Une correction de la vue.
- Réponse idiote, c'est une lentille.
- Ah! en effet, monsieur le professeur...
- En effet, en effet, vous n'en savez rien!

Le vieux retirait ses lentilles pour nous les coller sous le nez, et ses yeux soudain inexpressifs, semblaient faussement débonnaires...

Peur du lorgnon du professeur de maths, à foyer spécial qui dénudait son oeil et le faisait rond comme un zéro...

Peur du lorgnon du prof. de philo, qui avait la propriété de projeter, dans votre oeil à vous, pauvre petit minable homo sapiens, un point dansant et mystérieux qui foutait le vertige.

Alors moi, finir avec un lorgnon!

A l'époque, n'existaient pas encore l'Ecole unique: les torchons d'un côté, les serviettes de l'autre:

- L'Ecole Normale d'instituteurs d'où je sortais, l'Ecole Normale de Saint-Cloud où je me préparais à entrer: torchons;

- les gens du secondaire, du petit culot à bac B jusqu'aux sommités du Collège de France: serviettes.

Pas de bac, pas de licence, pas d'agrégation, pas de doctorat, pas de médecin, pas d'avocat: l'eau croupissante, la stagnation à perpète et le lorgnon jusqu'à la mort...

"Demain, avait décidé Vega, tu commences le latin. Je te donne ta première leçon, et, dans un an, tu passes ton bac. Ainsi, tu franchiras le fossé".

Très cher Vega Ritter, te rappelles-tu le 20 janvier 1925? Non, certainement...

Rosa, rosa, rosae, rosae, rosam... c'est comme ça que tout a commencé. Nominatif, datif, génitif, ablatif, accusatif: des mots nouveaux, une grammaire nouvelle, une langue morte.

Tu n'as pas mesuré le choc, toi. Tu étais habitué. Tes petits riches du lycée Montaigne t'avaient blasé. M'as-tu compris? M'as-tu senti?

Chaque soir, nous nous isolions clandestinement, après l'extinction des feux, dans un coin de la caserne. Tu m'y bourrais de latin une partie de la nuit, et, pendant le jour, je lisais des feuillets intercalaires, noirs de déclinaisons et de verbes à formes variées, dans le "Manuel du gradé" de Lavauzelle, durant que vociférait un capitaine de chasseurs à pied qui se croyait à la guerre.

Et puis, le 8 mai 1925, nommés tous les deux sous-lieutenants, nous nous sommes séparés. J'avais pu choisir Paris. Tu avais préféré une affectation plus méridionale. En me quittant, tu m'avais fait d'utiles recommandations...

Le 21 juin 1925, je tentai ma chance à la session du bac qui avait lieu, avenue de l'Observatoire, dans l'Ecole de pharmacie, je crois.

C'était du Ciceron: un avocat totalement ridicule était jeté hors du prétoire par son client furieux... "et judices stomachari"...



Bon Dieu! qu'est-ce qu'ils faisaient au juste ces sacrés juges? Qu'est-ce qu'ils se faisaient, plutôt?

"Stomachari... forme déponente", m'as-tu dit, Vega. Je t'ai entendu - tu étais penché sur mon épaule - et j'ai écrit textuellement, sur ma copie: "Et les juges de s'esclaffer, de pouffer"; mais si l'argot était permis, j'écrirais: "et les juges de se bidonner"...

Reçu! mon cher Vega, j'ai été reçu, et avec mention! 29 sur 40 en latin, et mieux dans d'autres matières!...

A l'oral, j'ai séché évidemment, comme un pied, sur "L'Enéide": c'est dur, Virgile!

L'examineur qui m'avait complimenté pour mon "stomachari" de l'écrit, déchantait:

- Vous êtes bien faible en vocabulaire!
- Oh! oui, Monsieur.
- Et pourtant: "judices stomachari"!
- Un coup de pot, Monsieur... enfin un coup de chance...

"Surtout, ne dis pas que tu sors du primaire!" Ta recommandation, je l'ai suivie.

- J'aimerais faire une surprise à mes parents, Monsieur le professeur. J'ai été un très mauvais élève. Je tente le baccalauréat pendant mon service militaire, par amour filial.

Il m'a mis 8 sur 20. Il aurait pu me mettre 2 ou 3...

Ensuite, je me suis inscrit à la Faculté de lettres. Je pouvais faire deux certificats de licence - pas plus - en attendant le bac philo: une rigolade, du Bergson avec "la durée concrète"... salmigondis, galimatias, blablaba.

J'ai été reçu. J'ai obtenu deux licences et le D.E.S. et j'ai fait mon droit...

Et je suis avocat... Je n'aurais pas aimé que tu m'ouvrisses les portes d'une autre carrière.

Merci pour le latin, merci pour le bac, merci pour tout, très cher Vega Ritter!

Albert NAUD.

- Hommage rendu à son (et notre) ex-professeur par l'auteur, dans la préface de son ouvrage "Les défendre tous", édité en 1973 dans la collection "Vécu", chez Robert Laffont. Document trouvé et transmis par notre camarade Jean Miallon.

les bahuts du rhumel

ALYC

- Président Jean MALPEL
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée sur Seine - 01 64 37 15 40
 - Vice-Présidente Janine SADELER
"Le Cerisier" 68, avenue du Nid
83110 Sanary - 04 94 74 64 86
 - Trésorier Michel CHALLANDE
85, avenue du Pont-Juvénal
34000 Montpellier - 04 67 99 34 39
 - Secrétaire Guy LABAT
4, Mas de Mounel
34160 St Bauzille de Montmel - 04 67 86 13 26
- LES BAHUTS DU RHUMEL
- Jean BENOIT 440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg St-Maurice
04 79 07 29 31


l'edelweiss
☎ 04.79.07.05.33